

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Poetically correct

Gilles Devault, *Fougères cendrées*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, 58 p., 10 \$.

France Lachaine, *Nos doigts écrivent leur cendre*, Montréal, Noroît, 1993, 62 p., 12 \$.

Martin Pître, *La morsure du désir* (avec 12 dessins de Roméo Savoie), Moncton, Acadie, 1993, 98 p., 12,95 \$.

Jocelyne Felx

Number 73, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38094ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (1994). Review of [*Poetically correct* / Gilles Devault, *Fougères cendrées*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, 58 p., 10 \$. / France Lachaine, *Nos doigts écrivent leur cendre*, Montréal, Noroît, 1993, 62 p., 12 \$. / Martin Pître, *La morsure du désir* (avec 12 dessins de Roméo Savoie), Moncton, Acadie, 1993, 98 p., 12,95 \$.] *Lettres québécoises*, (73), 33–34.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Gilles Devault, *Fougères cendrées*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, 58 p., 10 \$.

France Lachaine, *Nos doigts écrivent leur cendre*, Montréal, Noroît, 1993, 62 p., 12 \$.

Martin Pître, *La morsure du désir (avec 12 dessins de Roméo Savoie)*, Moncton, Acadie, 1993, 98 p., 12,95 \$.



Poetically correct

Le vers et la métaphore deviendront-ils
une prison dorée pour la poésie ?

POÉSIE
Joceylyne Felix

ON EST DANS UNE CRISE IMMENSE et les poètes actuels, c'est presque une contradiction, masquent leur individualisme de conformisme. Les mêmes images, les mêmes métaphores ont exprimé pendant des siècles les sentiments du cœur. On s'étonne parfois de leur nombre limité. Le texte moderne, orientant l'expérience poétique vers les agencements inusuels et imprévus des constituants lexicaux et syntaxiques, est né comme chacun sait du travail de refonte des poètes romantiques. Les poètes actuels, dits «postmodernes», cherchent à reproduire les techniques et les formes des figures de ces «illuminés» qui savaient défier le mouvement. La poésie ne s'en trouve pas nécessairement dévitalisée, loin s'en faut, mais saura-t-elle progresser en abdiquant ses droits d'initiative et de liberté ?

Le conformiste

Fougères cendrées est le premier recueil poétique de Gilles Devault. Ce livre, émouvant dans sa simplicité, est fait de nos mots entrecroisés, de leurs combinaisons *poetically correct*. Formellement, on y trouve l'essentiel et la manière de l'époque faste née du surréalisme. Sur le plan thématique, fidèle à une longue tradition qui fait de l'amour la chose poétique par excellence, la sensibilité de Devault est partagée entre les images du bonheur et du malheur. Le lyrisme amoureux, le sens intime donné aux couleurs et la circulation fluide des images entre les éléments et les sens indiquent ici un parti pris éluardien. On trouve en effet dans cette œuvre le prêt-à-porter des procédés poétiques telles l'anaphore (chère à l'auteur du célèbre «bleue comme une orange»), la répétition, l'antithèse,

l'énumération et l'ellipse. Cela règle et rythme comme du papier à musique l'allure des poèmes, leur prête une certaine animation parfois au bord d'une systématisation lassante.

Même si l'auteur donne l'impression de céder aux exigences rhétoriques, son livre n'est pas inintéressant pour autant. Chez Devault, les mots de l'amour hantés par le sentiment de fatalité se conjuguent à

une recherche passionnée de la lumière de l'été. L'appel du cosmos aux forces de la vie exerce une action continue sur l'ensemble, portant ici et là la parole, au détour de certains vers, dans l'instant présent. En contrepartie, anachronique par quelques motifs — la biche, la lune, etc. —, le thème de l'amour semble prendre en écharpe le «Cantique spirituel» de Jean de la Croix, composé dans le sillage du *Cantique des cantiques*, ou encore *L'Astrée* des amours de bergers. Il y a en effet ici une sorte d'églogue ou de pastorale dramatique où s'exprime la joie de la possession physique dans tout l'éclat de sa pureté :

*c'est d'une biche
le mouvement de tes lèvres
ce chuchotement de brise
dans le fouillis de tes cuisses
ce silence érigé
dans le foisonnement des sources
cette douceur de l'œil sous le manteau
c'est une biche
affolée
molle dans les fougères (p. 39)*

J'ai apprécié, au cœur de cet érotisme lyrique, que des mots tel que «biche» et «lune» deviennent cet étroit goulot par où l'ancien se déverse ou se reverse dans le moderne. Ce faisant, du bestiaire au paysage en passant par le corps, la passion s'enveloppe d'un symbolisme où curieusement la tradition devient aventure. C'est dans cette optique mi-passéiste que les «fougères cendrées» du titre du recueil, qui disent à la fois la vie qui couve et ses restes, figureront la cécité du poète qui n'est plus le voyant heureux sous la pâleur de la lune sevrée partiellement de la lumière solaire de l'amour.

Liée à une structure de six poèmes de quelques pages dont chacune porte un poème en soi, cette poésie de la dévotion amoureuse n'affiche pas de grand air et est surtout «construite». Il ne lui manque que d'éclater, de mieux sortir de ses influences, d'habiter pleinement la maison de ses mots.



Le code et la fraude

La poésie de France Lachaine, du moins depuis *Desiderata* paru en 1991, témoigne selon moi de l'antihumanisme contemporain. Alors, la poète s'intéressait beaucoup aux rapports des mots entre eux, à leurs teintes voisines ou contrastantes. Elle tissait le thème et les motifs autour des mots en serrant chaque fil sur un canevas tendu et toujours prêt à éclater. Son travail exigeait une attention soutenue de notre part, car rien ne nous semblait fixe dans cet univers où l'idée tombait en syncope presque à chaque mot. Alors, France Lachaine n'avait pas fait le choix, comme tant d'autres, de faire un geste d'ouverture vers les lecteurs.

Force est de reconnaître que son dernier recueil, *Nos doigts écrivent leur cendre*, sans bifurquer dans une autre direction, est un peu plus conventionnel. Ce bémol à l'invention débridée atteint ici un degré de force et de fini. Dès les premiers vers, le rythme est plus ample que dans le recueil précédent. La recherche abstraite prend l'apparence d'une sorte de détachement physique qui donne à la sensibilité tout son allant. Au fil des trois sections, l'allégorie de l'Histoire rehausse la force et l'éclat du propos où explosent les divergences entre le territoire intime et l'or de la grande technocratie internationale. Sur fond de mythe, de révolte et d'exaltation, Lachaine va explorer les lieux identité / nature et corps / terre en fonction de la distance et de la proximité, du «je», de l'espèce humaine, du couple et de la communauté d'argent qui n'a pas créé la communauté d'âme.

*Quarante-neuvième parallèle
sur ce plateau précambrien
je vis par hasard
puis par nécessité
sans conscience d'un exotisme nordique
je vais du site archaïque à la ville
les heures longues se modulent
soudain se rétrécissent
à un souffle de vie (p. 58)*



Ce livre, en somme, interroge le bonheur à travers la civilisation. L'allégorie de la deuxième section sur le scintillement dangereux et maudit du métal est liée à la réalité de ces mines d'or et d'argent qui, reproduisant au fond de la terre le scintillement qui chante à l'extrême de nos nuits telle une promesse inversée de bonheur parce que le métal ressemble aux astres. L'aisance et le tempo de ces deux sections me semblent un peu fléchir dans la troisième. Mais Lachaine n'en a pas moins réussi à nous capter tout au long de son recueil.

Loi souveraine

Il ne faut certes pas aborder le recueil de ce poète de 30 ans à travers le prisme de son titre qui tient du poncif. *La morsure du désir* est une figure si stéréotypée que j'aurais voulu y voir un moment la pudeur ironique d'un auteur plutôt que mon goût littéraire blessé.

Mais dans le recueil de Martin Pître, il n'y a ni pathos ni exhibitionnisme outrancier. Bien sûr, le jeune poète réinstalle des frontières que la modernité avait dépassées. Pareille démarche n'a cependant pas la même visée conservatrice et religieuse que celle d'un Serge Patrice Thibodeau dans *Le passage des glaces*, tout au plus signale-t-elle adroitement les limites du désir face au code social et aux «lois / qui font tomber tout ce qui monte». S'il est ici question d'amants (dans la mouvance du discours sur l'homosexualité), Pître reste un dans la foule, à construire l'équation d'un rêve qu'il sait d'avance condamné. Ici, l'opération poétique a ceci de particulier qu'elle a ses lieux d'ancrage et que la plainte renvoie aux paysages marins propices à suggérer les départs et les adieux. L'éloge à la terre acadienne et à son peuple qui ne peut habiter avec aisance ni l'eau ni ses métaphores, car la mer est un lieu qui constamment échappe et glisse entre les doigts, y devient magnifiquement une métonymie de l'amour blessé.

Mais il y a bien des maladresses et des jeux facétieux dans ce recueil. J'ai particulièrement exécré le poème «Hors texte», non paginé (mais comptabilisé !), aux trois quarts du recueil et le poème «Midi» avec ce «j'attends / Charles / charle-moi». Les petites peintures de Pître, leurs plans courts et nerveux, non dénués de tendresse, leurs douloureuses interrogations, ne manquent cependant pas d'intérêt.



Un beau texte mérite
d'être mis en valeur
par une belle présentation...

mise en pages
numérisation (scanning)
conversion de disquettes

ÉDI
script

enr.

4994, avenue Lebrun
Montréal (Québec)
H1K 3H3
Téléphone / télécopieur : (514) 355-7271